



*Journal d'une femme qui pensait être
abandonnée !*

Et si c'était une lettre de rupture
demain ?

ISBN :

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Novembre 2013

Moi sans toi

Toi avec elle.

Toi sans toi souvent.

Bon ! Déjà première difficulté : trouver un titre à cette lettre.

Au juste ! Une lettre a-t-elle besoin d'un titre ? Non. D'un objet très certainement lorsqu'il s'agit d'une lettre administrative. Mais là ! Ce n'est pas du tout cela...

D'ailleurs est-ce vraiment ce que je veux faire ? T'écrire une lettre de rupture ? Ou autre chose : laisser une trace écrite comme un cri du cœur qui souffre ? Ai-je envie que tu lises ?

Ça n'a aucun sens. J'ai beau tourner et retourner la situation pour essayer de la comprendre, je ne vois pas. Tu me dis bien que ton histoire parallèle n'est pas " du cul pour le cul " mais quand même. J'ai beau savoir que tu m'aimes quand tu es avec moi. Quand même. Tu n'es pas là. Pas tout le temps. Mais moi j'y suis.

Je n'aime pas le comportement de l'homme que j'aime.

Où cela va-t-il nous conduire ?

Si seulement lorsque tu m'appelles 1m35 le matin, 1mn45 au milieu de la journée et peut-être... presque moins de 2 mn le soir tu me disais que tu

es bien, que tu te sens bien,
mieux, détendu... là où tu es...
mais tu réponds : je ne sais pas.
Voilà pourquoi je ne
comprends pas. Je ne te
comprends pas.

Il est déjà tellement bien
difficile de se comprendre soi-
même !

De mon côté, ici, je vais seule
en ville et je découvre seule des
endroits que tu ne vois pas.
Aurai-je envie, à ton retour et si
tu reviens ? De les partager ? Je
ne sais pas. Tu me forces à
apprendre trop souvent
maintenant et beaucoup trop
longtemps à vivre sans toi.
Alors j'apprends. C'est un
apprentissage douloureux car je

ne l'ai pas choisi. Je m'aperçois, un peu tard, que j'ai dû faire beaucoup souffrir autour de moi pour choisir de vivre autrement, avec toi. Et aujourd'hui je me retrouve comme une conne, seule. Aucune lucidité alors à l'époque ne m'a permis de voir que je fonçais dans les mêmes histoires que Thésa, que Nielle. Et encore, elle, Nielle, tu l'aimes au point de prendre le risque, à nouveau, d'en perdre une autre. Moi. Peut-être. Mais c'est un peu tard. Je ne rencontrerai ou ne sentirai plus jamais de regards d'hommes dans lesquels je pourrais me perdre, des attitudes et des gestes pleins de désirs et de tendresse ! Merde ! Et s'y j'en croisais je n'y croirais plus.

Quelque chose a pourri au fond de moi. Quelque chose a craqué.

Je ne t'en veux pas. Je m'en veux.

Je m'en veux tellement que je n'ose même plus ouvrir la fenêtre pour fermer les volets tellement la spirale qui mènerait au bout de rien, en bas, sur le trottoir ou dans la cour, me tente. Je ne fais aucune pression sur toi. Tu rentres quand tu veux. Au fil des jours tu détricotes ce que j'avais voulu construire. Au fil des jours je me détache de ces liens. " Pour le meilleur ou pour le pire ". C'est quand le pire ? N'est-ce pas depuis que tu as acheté (ou que l'on t'a offert) le prix du trajet en

bateau Toulon Bastia ?...

Je m'en veux de t'aimer comme
si rien ne se passe. Je m'en
veux.

Fais ce que tu crois devoir faire.
En ton âme et conscience. Sans
m'épargner. Tu sais faire.

En fait j'aurais dû commencer
cette lettre le premier soir où tu
n'étais plus là ; j'aurais pu ainsi
exprimer mon mal être, ma
liberté, mon désarroi, ma peine,
mes émotions au fil des heures
perdues ; c'est un exutoire
l'écriture ; je le savais mais
l'avais mis de côté ; c'est intime
quand même de placer ses
maux dans les mots froids
d'une lettre qui ne sera même
peut-être pas lue, ou juste en
travers des lignes, lecture

rapide parce que la même que celles déjà lues, entendues ; tout ça tu le sais bien. Donc si j'écris, après tout, c'est peut-être juste pour moi toute seule ? Me prouver que j'existe. Pour personne de vivant, juste virtuel maintenant.

" Tu ramènes tout à toi " dis-tu parfois. Ah mais quelle réaction facile !!! Comment peut-il en être autrement puisque je suis toute seule avec moi ? Un face à face douloureux de tous les instants !

Là maintenant, tout de suite ce matin il est 8 h 52 et tu n'as pas appelé ; j'attends sans attendre, inutile de se faire mal. C'est quand tu veux. Je suis incapable d'aller sur le bord de mer car l'horizon est à toi, là,

juste de l'autre côté de la mer. Je ne veux pas voir les ferries qui entrent et qui sortent du port car ils vont là où tu es ou s'en retournent et tu n'y es pas. C'est bien de la lâcheté de ma part que de ne pas vouloir voir ! Pourquoi me faire plus de mal encore ? Alors je fais de grands détours pour ne plus voir la mer. C'est pourtant bien là que je pourrais faire des rencontres. Les personnes seules ont souvent besoin de laisser leurs regards se perdre sur un horizon dégagé de tout obstacle ou se noyer au fond de cette eau parfois si belle. Je les vois bien souvent, assises sur les galets, sur les bancs de la promenade des Anglais le regard noyé de larmes retenues ou perdu dans les souvenirs

d'un temps passé trop vite.

En fait voilà ce que je suis devenue : une dame d'un âge avancé mais qui avance seule dans les sillons d'une vie qu'elle n'a pas choisi de vivre ainsi... elle a le regard qui vagabonde en évitant le passé, en butant sur le présent et en ayant perdu le mode d'emploi du demain. Il n'y a plus guère de futur dans la vie des vieux. S'installe un temps incertain que l'on voudrait sans douleurs, sans coups durs, sans coups perdus. Sans à-coups !

Je hais la retraite. Non seulement j'ai perdu mes repères sociaux et professionnels mais en plus tu me mets en retrait même de ta vie. C'est quand même dur

non ?

Le vide de l'action est devenu un problème pour moi.

Je hais ne rien faire mais je ne sais pas quoi faire non plus puisque je ne sais rien faire.

Mon cerveau tourne encore normalement et voudrait être sans cesse sollicité, occupé. Je traîne une âme en peine dans des rues ensoleillées heureusement. Je consulte sans intérêt particulier et donc sans trop m'attarder sur Internet des sites de rencontres où il suffirait d'un clic pour aller vers l'aventure avec un petit A et sans entrain ; alors je cherche

l'impossible ou l'inaccessible étoile avec ma souris qui fouille les mots qui ouvrent des liens où je m'égare un peu sans rien trouver qui me convienne vraiment ; je me sens alors plus conne encore. Mais ça m'a fait rire et passer un moment.

Reprendre des corrections de livres pour une maison d'éditions oui, mais voilà c'est l'époque du temps mort : pas d'activité avant février et encore si je suis à nouveau sollicitée. Qui suis-je pour tant attendre des autres maintenant ? Que suis-je pour tant vouloir donner aux autres ?

Est-ce le début d'une déprime réactionnelle ? Vouloir m'engager dans quelque chose

de difficile pour lutter
davantage et chasser le
quotidien. Une association ?
Oui mais je veux être
rémunérée et non pas bénévole.

Alors ?

Alors ? Mes doigts pianotent
sur le clavier, mes idées sont
déjà plus loin que les mots qui
s'inscrivent sur la page blanche.

Si je me relis je trouve toutes
ces pages nulles, vides et fades,
insipides dirais-tu ; tu aimes ce
mot juste fait pour toi semble-t-
il car si peu utilisé par les
autres. C'est malgré tout déjà
une première impression que tu
dévoiles alors je prends le mot
même s'il a une connotation
négative. Après tout si c'est ce
que tu ressens ? Je ne suis plus

là pour juger juste pour subir,
enregistrer, intellectualiser,
repousser mon affectif pour ne
pas avoir encore plus mal, tout
tolérer et passer à autre chose.

Voilà 4 semaines que tu vis en
Corse et que tu t'y construis des
habitudes de vie, des rituels
avec elle qui, bien entendu,
conserve bien en elle tous ces
petits morceaux de ton temps,
de ta vie, de ta présence, de tes
gestes, qu'elle appelle des petits
moments de son bonheur.
Comment peux-tu sortir
indemne d'un lieu à l'autre,
d'une femme à l'autre, sans te
rendre compte du gâchis que tu
laisses ici et là-bas ? Quel
égoïsme de ta part ! Toi qui dis
vouloir partager ! Quelle
perversité !

Et tu te dis croyant ? Ah ah ah !
Laisse-moi au moins rire et me
moquer ! Va donc prier pour le
salut de ton âme ! Si tu es
croyant alors tu sais que l'enfer
t'attend. Mais tu n'en as pas
peur car tu ne crains rien en fait
: ni la peine de l'une et de
l'autre, ni la foudre du
jugement dernier, ni si ce que
tu fais est " bien " ou " mal " car
la nuance entre les deux il y a
bien longtemps que tu l'as
effacée. C'est ton problème
perso après tout. Simplement il
devient le nôtre, à elle, à moi.
Et, en ce sens, nous nous
ressemblons quelque part
puisque nous t'attendons.
Connes ! En tout cas, moi je suis
conne.

Je vois fondre ce qui me restait

de ma jeunesse très rapidement
mais je ne voyais pas arriver
l'âge comme d'autres obstacles
que le physique qui se dégrade,
le regard qui s'éteint un peu
parce que trop porté encore sur
un passé encore tout proche,
des heures qui s'écoulent sans
contrainte particulière, sans
téléphone qui sonne ; je pensais
qu'il y aurait une complicité
amoureuse légère, tendre ; des
bras qui m'auraient attrapée
pour mieux me serrer me
rassurant ainsi encore un peu.
Tu sais un peu comme de la
tendresse...

Mais là comme ça ! Rien ! Rien !
Et le temps s'écoule quand
même, et le soleil brille encore,
et je marche seule dans la ville,
m'assois seule sur un banc telle

la petite vieille qui semble attendre que le passé la submerge et la cloue définitivement dans l'abstraction de la vie.

Et merde !

Alors je laisse courir mon esprit aussi vite que mes doigts sur mon clavier pour construire des phrases qui me libèrent un peu mais qui ne changeront rien en fait.

J'ai mis un mot de passe sur mon ordinateur. Privé ! Chasse gardée ! C'est un morceau de moi que cet instrument personnel ! Bloqué ! Un peu comme jadis le jardin secret...

Quand je partirai à Paris j'imprimerai peut-être ces pages. Après tout peut-être les

liras-tu ? Je ne parle que de ce que je ressens ; je ne veux pas te juger mais me juger. Ce n'est pas pareil. Et tu ne me donnes pas d'autres solutions que de parler de moi... c'est vrai que je pourrais écrire sur toi un livre entier car malgré toutes les barrières que tu mets autour de toi, en toi, tu es d'une transparence incroyable. Si, si je t'assure. Tu ne mens pas puisque tu laisses voir ce que tu vas faire, ce que tu es. Tu ne mens pas puisque tu es souvent de mauvaise foi ! Ce que tu penses ? Tu le caches par des non-dits tellement évidents qu'ils fouettent celle qui est à côté de toi et celle qui est en toi. Ah ? On ne te l'avait jamais dit ?

Ce n'est pas un règlement de comptes. C'est juste à un moment de ma vie ce besoin d'écrire tout ce qui s'y passe. Et " tout " est déjà un mot trop important !

Si je devais disparaître ainsi du jour au lendemain seraient gravées sur papier " mes mémoires " bien fragilisées c'est vrai, bien négatives ou vides c'est vrai, bien sombres alors que le soleil brille. C'est ainsi.

Tu pourrais essayer d'écrire toi aussi mais pas de ces contes pervers que tu laisses parfois à portée de lectures ici ou là sur ces petites fiches cartonnées écrites à la main ; c'est curieux ce que tu écris quand même. Cela pourrait être très inquiétant et dangereux. Mais

je sais qu'entre les écrits et les actes il y a, pour toi, comme pour d'autres, une frontière que tu as consolidée au fil des ans pour t'en protéger. Mais quand même il y a en toi quelque chose de très malsain, tu le sais, tu t'en protèges comme si ce n'était pas toi l'auteur de ces écrits. C'est peut-être, à travers ce que tu fais de ta vie entrecoupée, une façon d'extérioriser, sournoisement quand même, un mal être énorme. Comme une maladie des sentiments.

Je ne voudrais pas être dans ton mental, dans ta tête, dans ton cœur. C'est bien embrouillé tout ça ! Et en plus, ça te fait mal ! Ça te sort de partout ! Ce n'est pas fini d'ailleurs ! Tu

sembles être un handicapé de l'émotion, des sentiments. La preuve la voici : lorsque tu es assis, tu te balances d'avant en arrière, les bras presque croisés qui entourent ton buste ; un peu à la manière de ces enfants abandonnés dans les orphelinats de Roumanie. C'est terrible car je le remarque de plus en plus souvent. Mais comment te le dire ? Tu le prendrais très mal. C'est une attitude de souffrance mentale je crois.

Et si tu posais une fois pour toutes, ici ou là, tes " valises " si tu te posais ? Si tu quittais cette carapace qui engloutit tes plus sombres pensées pour les écraser ? Moi

j'écrase les punaises à la campagne et je vais te dire : « ça ne pue pas " malgré les ragots des paysans ! Ça sent juste comme de la terre humide que l'on piétine.

Tiens, là tout de suite j'ai envie de pleurer. Comme si l'eau de mes larmes pouvait effacer, telle l'éponge, les maladies de l'âme.

C'est complètement dingue ! Tu n'as pas les clés de l'appartement et tu me dis : " il n'y a pas le feu au lac je verrai plus tard " - OK - mais moi je pars samedi...

Tu imagines ce que je suis en

train de penser en ce moment ?
Il s'en fout des clés de Nice car
il n'a pas l'intention de revenir.
Voilà l'effet que me font tes
réponses. Et vlan encore un
coup. Peut-être suis-je trop
négative, trop
émotionnellement touchée pour
comprendre ce qui n'est pas ?
Mets-toi juste un moment à ma
place. Non tu ne le peux pas.
Tu ne le veux pas non plus car
la place n'est pas confortable je
t'assure. Dommage que mon
caractère ne soit pas à la
méchanceté, que je ne suis pas
non plus faiseuse d'histoires,
que je ne crie pas, que je ne me
plains même pas ; je fais juste
remarquer que parfois une
réponse peut blesser quelqu'un
fragilisé par une situation
qu'elle ne comprend pas,

qu'elle ne maîtrise pas, qu'elle ne gère pas, qu'elle n'a certainement pas demandé à vivre. Il m'arrive d'en prononcer de ces phrases assassines, de celles qui tuent :

- Ah si mon train pouvait dérailler !

- Ah si une bombe pouvait éclater dans le métro et ne tuer qu'une personne : moi !

- Ah si un fou pouvait dégainer un pistolet et m'abattre par hasard juste comme ça par folie et que j'en crève !

Tu redeviendrais plus libre encore que tu ne l'es déjà. Imagine !

Alors vraiment tu sais je crois que je morfle trop. Fais comme tu veux. Va où tu veux. Oublie-moi quelque part. Je ne vaux vraiment et certainement pas la peine que l'on s'attarde plus longtemps ; je suis trop blessée pour m'en sortir encore une fois sachant qu'il y aura d'autres fois encore. Ou alors ? Ou alors ?

Ou alors ? Alors j'écris un livre. Une longue plainte d'amour comme les pleurs d'une guitare dans un blues alanguie signent une atmosphère mystère empreinte de douceurs, d'ombres, quand les cordes pincées vibrent encore au fond d'un cœur meurtri.

Merde, j'ai mal.

Merde, je suis libre.

Je ne le sais même pas. Que faire de cette liberté ? Rien. Je noircis les pages. Si je savais peindre je choisirais le noir et toutes ses nuances avec l'index je taperais une toile comme les touches du piano. Si j'étais musicienne je placerais sur la portée les notes d'un requiem. Si j'étais chanteuse je doublerais Barbara en écho à une souffrance.

Je ne suis rien. Merde. Rien du tout. Tu le sais ?

Aujourd'hui énième jour sans toi ; le soleil passe derrière la fenêtre et réchauffe mon corps qui vibre au rythme des lignes qui s'inscrivent sur ces pages.